

TÊTE A TÊTE

*Rencontre avec
l'écrivain
soviétique
Edouard
Ouspenski.
Juin 1989*



Auteur de deux romans publiés en France aux éditions Flammarion-Père Castor, l'écrivain soviétique Edouard Ouspenski a fait en juin dernier un bref séjour à Paris. Nous l'avons rencontré chez son éditeur ; son traducteur Robert Giraud lui servait d'interprète.

Joie par les livres : *Nous connaissons en France deux de vos livres. En avez-vous écrit d'autres ? Ont-ils été traduits ?*

Edouard Ouspenski : J'ai écrit de nombreux livres en URSS, mais je suis resté 12 ans sans en voir publier un seul. Tous ceux qui partageaient mes opinions vivaient la même situation. Aujourd'hui, mes livres sont en train de sortir.

La raison de ma visite en Europe est la publication d'un roman écrit en collaboration avec une romancière hollandaise, Els de Groen, livre qui sera traduit en français et paraîtra dans la collection Castor-Poche. Je l'ai d'abord proposé aux éditions soviétiques qui l'ont refusé parce que trop ironique. Il sera donc édité en Hollande, puis en France* et les Soviétiques ont dû racheter les droits aux éditions hollandaises Pégase... Mais un digest du livre a paru dans le journal soviétique pour enfants « Pionniers ».

J.P.L. : *Quel est l'état actuel de l'édition pour la jeunesse en URSS ?*

E.O. : Chez nous, toutes les maisons d'édition appartiennent à l'Etat. Avant, à l'époque que nous appelons de la stagnation, les maisons d'édition publiaient des livres sur Lénine, la classe ouvrière, le parti, la guerre, le travail et l'éducation. Puis venaient les livres historiques, les traductions et enfin, il restait une toute petite place pour les auteurs de chez nous. Maintenant, les entreprises commencent à être plus autonomes. Elles vont être intéressées aux bénéfices, et les éditeurs vont être obligés de tenir compte de la demande du lecteur sur le marché.

Les écrivains de ma génération publiaient environ un livre par an alors que des écrivains officiels en sortaient 15 par an. Je gagnais ma vie grâce à la radio, la télévision, les dessins animés, les revues pour enfants, les pièces de théâtre. J'ai tiré de *Crocodile Génia* une pièce sur Badabo qui s'est jouée dans 150 théâtres à la fois.

J.P.L. : *Dans Les dépanneurs invisibles, on peut lire la critique d'une société conformiste et bloquée.*

E.O. : Tout écrivain normal en vient là. Ce que vous voyez arriver

(*) Sous le titre : *L'Année du Bon enfant*.

sous forme de traduction, ce sont les meilleurs de nos livres, car vous avez le choix, à la différence de nos lecteurs. Chez nous, pendant longtemps, 90% des livres proposés aux enfants, c'était des livres sans aucune ironie : vive l'organisation des Pionniers, vive Pavel Morozov, l'histoire du garçon qui avait dénoncé ses parents qui refusaient la collectivisation. Fusillé par des adversaires de la collectivisation, il a été considéré longtemps comme un héros ; aujourd'hui seulement il est découronné. En fait, c'était un délateur.

J.P.L. : *Que signifie le personnage du crocodile dans Le crocodile Génia ?*

E.O. : Nous avons une revue satirique qui s'appelle « Le Crocodile ». Il me fallait un personnage solitaire, auquel je pourrais prêter des mains comme à un personnage humain. Et j'avais tout le temps dans la tête une petite phrase qui disait : « Il y avait dans une grande ville un crocodile qui s'appelait Génia et qui travaillait comme crocodile dans un zoo ».

Une petite phrase qui m'était venue d'on ne sait où et qui me permettait de mettre hommes et bêtes sur un pied d'égalité. Je suis parti de l'hypothèse que tous les animaux, les singes, les ours, étaient humanisés. A ce titre là le crocodile Génia aurait très bien pu être élu député au Soviet Suprême...

Un jour, le comité du cinéma d'URSS m'a proposé de faire un dessin animé pour l'armée soviétique. J'ai fait un scénario avec le crocodile Génia : il recevait sa feuille de route, puis je lui donnais du galon ; cela n'a pas été apprécié et j'ai fait un dessin animé très différent.

J.P.L. : *Y a-t-il un lien entre vos différentes activités de création ?*

E.O. : Les enfants d'aujourd'hui ont un écran dans la tête. Les descriptions doivent être remplacées par des allusions aux décors des dessins animés de la télévision. Les enfants comprennent très vite ce langage codé – par ailleurs si difficile à traduire – (*grimace du traducteur*) et peu accessible aux adultes.

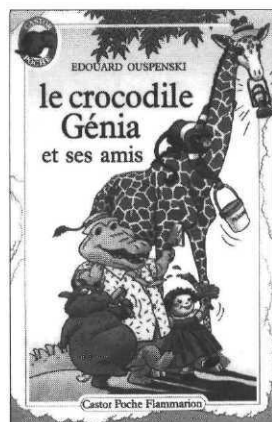
J.P.L. : *Les adultes sont plutôt maltraités dans vos livres.*

O.E. : Dans mes premiers livres, oui, je disais : « Enfants, ne prenez pas exemple sur eux », maintenant, j'essaie de jeter des ponts entre les générations.

J.P.L. : *Vous avez une formation d'ingénieur. Est-ce que cela joue un rôle dans vos créations ?*

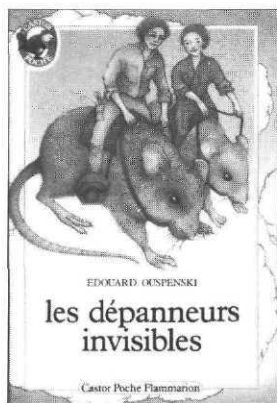
O.E. : J'aime beaucoup mon métier d'ingénieur et je lui trouve

« *Le crocodile Génia et ses amis* »,
Flammarion,
Castor Poche,
1987.
Ed. Detskaja
Literatura, 1977.



TÊTE A TÊTE

« *Les dépanneurs invisibles* »,
Flammarion,
Castor Poche,
1988.
Ed. Detskaja
Literatura, 1977.



beaucoup de points communs avec celui d'écrivain pour enfants. Je prends l'exemple de la fusée – pardonnez-moi ! – On doit calculer sa trajectoire, savoir comment elle peut vaincre la résistance de l'air, atteindre son objectif... Quand j'écris un livre pour enfants, je me dis : les enfants sont de plus en plus durs actuellement avec les animaux, il faudrait donc que mon livre leur apprenne à être plus humains avec eux. Quel personnage choisir ? un chat ou un castor ? mettre un castor chez les hommes comme Mowgli chez les loups ? (un castor éduqué chez les humains, c'est le contraire de Mowgli) ou encore transformer un enfant en chat afin qu'il voie comme c'est drôle d'être un chat chez les hommes ? Finalement, c'est une étude de projet.

J.P.L. : *Vous écrivez donc des livres à message ?*

E.O. : Je considère que le livre pour enfants est un message. Mais dans un livre, il faut une étincelle en plus de « l'ingénierie » : Dans mon premier livre, pourquoi un crocodile ? pourquoi l'ai-je appelé Génia ? pas Jean ou Gorbatchev ? à cause de la petite phrase dans ma tête : « Il s'appelait Génia et travaillait comme crocodile au zoo »...

J.P.L. : *Y a-t-il des écrivains étrangers pour la jeunesse traduits en URSS ?*

E.O. : Il est impossible chez nous d'acheter un livre pour enfants et de suivre les parutions. L'économie est planifiée et chaque année, un certain pourcentage est prévu pour les traductions étrangères. Les livres pour enfants sont tirés à cent mille exemplaires. Le lendemain, ils sont épuisés en librairie. Le journal illustré est tiré à dix millions d'exemplaires.

L'URSS est un pays de lecteurs où les enfants lisent beaucoup. L'influence de la télévision est encore peu sensible. D'ici deux ans, quand on s'apercevra que le livre marche moins bien, on s'inquiétera de la question.

J.P.L. : *Les jeunes soviétiques lisent-ils de la poésie ?*

E.O. : Autrefois, tout le monde lisait de la poésie. Après la guerre, le niveau d'instruction s'est élevé ; on s'est mis à moins lire de vers. Les vers sont destinés aux esprits sous-développés... Les enfants chez nous lisent des vers jusqu'à 6 ans. Quand la scolarisation commence, ils abandonnent. Plus tard, à l'adolescence, ils lisent Esse-
nine, Verlaine, etc.

J.P.L. : *Questions indiscrètes : de quelle région d'URSS venez-vous ? Que lisiez-vous dans votre enfance ?*

E.O. : Je suis né près de Moscou, dans une petite ville Egorievsk. Pendant la guerre, tous les enfants de la partie européenne ont été regroupés au-delà de l'Oural. On nous lisait alors des Contes de Grimm. Un jour, des jouets sont arrivés d'Allemagne. Je me souviens d'un très beau jouet, un sémaphore, mais il a été donné en priorité aux enfants dont les pères étaient morts à la guerre... (*soupir*). Ensuite mes parents m'ont amené à Moscou. J'ai lu des écrivains répandus dans la jeunesse comme Gaïdar. Mes auteurs préférés actuellement ? Roald Dahl, Tove Jansson. Je comprends le cheminement intellectuel de Roald Dahl mais elle... tout est cul par-dessus tête, rien n'est rationnel et c'est divin !

J.P.L. : *L'humour est-il, selon vous, essentiel dans les livres pour enfants ?*

E.O. : L'essentiel, c'est de penser que la vie vaut la peine. La vie, c'est un truc chouette. On n'arrête pas de faire peur de la vie aux enfants. Il faut leur dire que c'est épatant.

*Propos recueillis
par Claude Hubert et Nicolas Verry*

